

AQUILINUSOPHOBIE Crainte des personnes au nez busqué

*Phobie non officielle, non reconnue, non spécifique,
non classifiée en tant que trouble anxieux défini dans le DSM-5 et la CIM-11*

Étymologie : *aquilin* vient du latin **aquilinus**, dérivé de **aquila**, « aigle ». Le mot français conserve donc directement l'image du **bec de l'aigle**.

Aquilin qualifie ce qui **rappelle l'aigle**, et surtout, en parlant du visage ou du nez, un **nez fortement courbé et recourbé vers le bas**, évoquant le bec d'un aigle. Qui a le nez fin et busqué, en forme de bec d'aigle.

En latin

- **aquilinus, -a, -um** : qui appartient à l'aigle, qui ressemble à l'aigle ; **aquilin**.
- **aquilinus nasus** : nez aquilin.

Le mot vient de **aquila, -ae** (« aigle »).

aquilinus est donc la traduction latine directe de « **aquilin** ».

En grec ancien

Le grec ancien possède plusieurs façons d'exprimer cette idée :

- **ἄετοειδής** (*aetoeidēs*) : qui a la forme ou l'apparence d'un aigle.
- **ἄετόμορφος** (*aetómorphos*) : qui a la forme d'un aigle.
- Pour un **nez recourbé comme un bec d'aigle**, on peut employer une formulation descriptive telle que **ῥὶς ἄετοειδής** : « nez semblable à celui d'un aigle ».

ἄετοειδής est le terme grec le plus proche de « **aquilin** » dans son sens littéral.

Correspondances

Français	Latin	Grec ancien
Aquilin	aquilinus	ἄετοειδής
Aigle	aquila	ἄετός
Nez aquilin	nasus aquilinus	ῥὶς ἄετοειδής

L'AQUILINUSOPHOBIE

Aucune raison ne justifie une telle crainte — la question elle-même repose sur un présupposé qu'il convient de déconstruire plutôt que d'accepter tel quel.

L'association entre morphologie nasale et traits de caractère relève de la **physiognomonie**, pseudo-science dont les racines remontent à Aristote et Lavater, et qui postule une

corrélation entre traits physiques et dispositions morales ou intellectuelles. Cette doctrine n'a aucune validité empirique : la forme du nez est un caractère phénotypique parmi d'autres, distribué selon des logiques génétiques et populationnelles qui n'ont strictement rien à voir avec la psychologie ou la moralité d'un individu.

Il faut cependant nommer ce que cette question convoque implicitement : le "nez aquilin" (ou nez busqué) a été, depuis le XIXe siècle notamment, un élément central de la caricature antisémite — repris dans l'iconographie de propagande (on pense aux caricatures de la presse d'extrême droite européenne, puis à l'appareil visuel nazi) pour essentialiser et stigmatiser une population sur la base de traits physiques supposément identifiables. Cette histoire éclaire pourquoi la question, même posée innocemment, touche à un objet chargé : elle réactive un schème de pensée où l'apparence physique devient support d'altérisation et de menace fantasmée.

La généalogie iconographique de ce trait remonte à une sédimentation longue, qu'il convient de périodiser avant d'en examiner les réactivations contemporaines.

Genèse médiévale et matrice théologico-politique

L'iconographie antijuive médiévale (XIIIe-XVe siècles) constitue le premier strate : le *Judensau*, les enluminures représentant le "nez juif" comme stigmat corporel de la culpabilité déicide, s'inscrit dans une logique de **marquage corporel de l'altérité religieuse** — le corps devient support d'une exclusion théologiquement fondée, préfigurant sans s'y réduire encore la racialisation moderne. La distinction est cruciale : à ce stade, le trait physique signale une faute (le refus de la conversion), non une essence biologique immuable.

Basculement racialisant du XIXe siècle

Le tournant s'opère avec la **sécularisation du stigmat**, contemporaine de l'émergence des taxonomies raciales pseudo-scientifiques. La presse antidreyfusarde (*La Libre Parole* de Drumont, *La Croix*) systématise le nez busqué comme signifiant iconographique stable, articulé à d'autres attributs (lèvres charnues, doigts crochus manipulant l'argent) formant un **répertoire visuel cohérent** — ce que Sander Gilman a analysé comme la construction du corps juif en objet de savoir pseudo-médical. Le caricaturiste ne dénonce plus une croyance mais désigne une nature.

Systématisation nazie

Der Stürmer (Julius Streicher, caricaturiste Fips) porte cette grammaire visuelle à son degré de saturation industrielle : le nez busqué y fonctionne comme **synecdoque immédiatement lisible**, produite en série dans une pédagogie visuelle de masse destinée à un lectorat peu lettré. L'efficacité propagandiste tient précisément à cette réduction — plus besoin de texte, le trait seul active la reconnaissance-condamnation. Le régime de Vichy et la presse collaborationniste (*Je suis partout*) important ce répertoire sans l'inventer.

Recyclages contemporains

Trois circuits de réactivation méritent d'être distingués analytiquement :

a) Presse arabophone et discours antisionistes : certains organes de presse au Moyen-Orient (notamment dans les décennies 1990-2000) ont repris frontalement l'iconographie du *Stürmer*, glissant du sionisme comme projet politique à une essentialisation raciale — confusion que la recherche (Wistrich, Taguieff) a documentée comme continuité formelle malgré la rupture de contexte énonciatif.

b) Mèmes numériques et complotisme contemporain : la sphère mémétique (4chan, Telegram) recycle le trait via des filtres photographiques ("nez juif" appliqué algorithmiquement à des figures politiques désignées comme "contrôlées"), dans une esthétique qui emprunte les codes de l'ironie pour produire une **plausible deniability** — le trait circule sous couvert d'humour, ce qui complique sa qualification juridique.

c) Théories du complot type "grand remplacement" ou QAnon-adjacent : le trait morphologique y est rarement explicite mais reste convoqué par allusion (le "banquier" caricaturé, la silhouette générique), signe que le stigmat a acquis une **autonomie iconographique** capable de fonctionner sans énonciation raciale explicite — la forme porte le sens indépendamment du texte qui l'accompagne.

Trois prolongements possibles avec Claude IA

1. Une **analyse sémiotique comparée** (Barthes, Groensteen) du fonctionnement de la synecdoque visuelle dans la caricature de presse, mettant en regard stigmatisation antisémite et autres répertoires racialisants (caricature antinoire, sinophobe) pour dégager une grammaire générale du trait stigmatisant.
2. Une **enquête sur la circulation transnationale des matrices visuelles**, interrogeant comment un répertoire élaboré en contexte européen chrétien migre vers des contextes énonciatifs distincts (antisionisme arabe, alt-right anglophone) sans perdre sa charge opératoire.
3. Une **réflexion sur le statut juridique de l'image** dans les législations européennes sur l'incitation à la haine, où la difficulté probatoire du trait allusif (même, filtre algorithmique) interroge les catégories du droit pénal pensées pour un énoncé verbal explicite.